

Docteur Yvon Kenis
(1926-2008)

Le noble combat d'un oncologue pour le droit à
l'euthanasie volontaire.

Esquisse d'un portrait

La carrière du Professeur Yvon Kenis s'est déroulée entièrement à l'Institut Bordet (Université Libre de Bruxelles) où il fut le chef du Département de Chimiothérapie. A l'occasion de son départ en 1987, le Professeur Tagnon* lui rendait hommage en ces termes :

« Nous sommes ici pour honorer le Dr Yvon Kenis. Il a décidé de quitter l'Institut Jules Bordet. Il désire consacrer son temps à des activités de son choix dont l'une sera l'étude de la bioéthique, un domaine important pour un médecin philosophe.

Nous souhaitons qu'il nous communique ses projets, ses positions et ses conseils. Nos médecins, jeunes et vieux, continueront alors à bénéficier comme par le passé de la diversité de ses talents et de la pensée d'un homme qui a toujours honoré le Service de Médecine de l'Institut Bordet.

Nous avons toujours aimé Yvon Kenis et c'est pourquoi nous sommes tristes de son départ et cette réunion est, elle aussi, un peu triste. Nous lui demandons de revenir souvent parmi nous et de continuer à être des nôtres. Yvon est un homme de grande sensibilité, bienveillant, qui ressent et perçoit intensément la misère humaine dans la maladie et la misère évitable de l'injustice sociale. Il a toujours ajouté une dimension chaleureuse au travail médical. Il est un médecin comme tous les médecins devraient être, l'ami de l'humanité dans la santé et dans la maladie jusqu'à se préoccuper de la mort et des moyens d'en assurer la dignité.

C'est aussi un homme de réflexion et d'expérience : tous ici présents connaissent sa carrière à l'Hôpital et à l'Université. Il est et a été un des vraiment bons cliniciens oncologue des trente dernières années, un chercheur de premier plan, prudent dans l'observation et l'expérimentation et honnête dans ses conclusions. Nous connaissons tous son travail, ses publications, ses conférences et ses leçons. Il y a peu de problèmes thérapeutiques qu'il n'ait pas abordés et aidé à résoudre. La longue liste de ses publications témoigne du progrès constant de la chimiothérapie du cancer.

Ses élèves sont nombreux en Belgique et à l'étranger. Son exemple était le meilleur enseignement. Nous aimons aussi Yvon parce qu'il est sans malignité. Dans notre monde académique, probablement moins cruel que celui des affaires, mais parfois assez cruel, il n'a jamais montré ni déloyauté ni âpre rivalité. C'est pourquoi nous en garderons un souvenir affectueux. »

Et il ajoutait : « Mon cher ami Yvon ne sera probablement jamais président d'une académie. Il appartient à cette famille restreinte et précieuse qui crée par son action et sa réflexion les instruments cachés du progrès humain. C'est pourquoi nous l'admirons et nous le félicitons. »

* Chef du Service de Médecine et de Recherche Clinique Emérite
Professeur de Cancérologie Emérite
Institut Jules Bordet

Dix ans plus tard, en 1997, les organisateurs d'un colloque lui demandèrent de définir les principes qui fondaient ses prises de position et son action en faveur du « droit de mourir dans la dignité. » Il raconte : « J'ai ainsi été amené à m'interroger sur ce qui avait pu déterminer mon attitude actuelle et sur le rôle qu'avait joué mon histoire personnelle. Sans prétendre réécrire « Les confessions », permettez-moi de tracer les grandes lignes de mon *curriculum vitae*, comme on dit dans le milieu académique... A sept ans, je perdais mon père. Je n'ai pas assisté à sa maladie ni à sa fin. On m'avait éloigné, m'envoyant chez un oncle et une tante que j'aimais beaucoup et où j'ai passé une année. Je n'ai donc aucun souvenir personnel de la mort de mon père, mais je me souviens qu'à mon retour à la maison, j'ai trouvé ma mère toute habillée de noir et qui ne sortait qu'après s'être couverte d'un grand voile noir. Malgré cet épisode, qui est resté dans mon souvenir comme une particularité plutôt qu'un drame, mon enfance a été très heureuse. A l'adolescence, vers quatorze ou quinze ans, j'ai découvert la littérature. Je me suis passionné pour Voltaire. Dans un petit journal que je rédigeais avec quelques camarades de classe, je fulminais moi aussi contre l'*infâme* (ce fanatisme que je n'avais jamais rencontré) et je défendais la tolérance ! C'est à la même époque, à peu près, que j'ai commencé à lire Montaigne. Je ne comprenais certes pas tout (sa pensée est subtile et sa langue difficile), mais j'ai été profondément marqué par le chapitre XX du premier livre « que philosopher c'est apprendre à mourir », où il nous dit : « au pis aller la mort peut mettre fin, quand il nous plaira, et couper broche à tous autres inconvénients (...). Si elle nous fait peur, c'est un sujet continuel de tourment, et qui ne peut aucunement soulager (...). Le but de notre carrière, c'est la mort, c'est l'objet nécessaire à notre visée : si elle nous effraye, comme est-il possible d'aller un pas avant, sans fièvre ? Le remède du vulgaire, c'est de n'y penser pas ». Je me piquais donc de penser à la mort, et le remède à la crainte de la mort (purement intellectuelle cet âge), je l'avais trouvé aussi dans Epicure. Notre mort ne nous concerne pas : tant que nous vivons, elle n'existe pas, quand elle est là, nous ne sommes plus.

Une dizaine d'années plus tard, j'étais médecin, et la mort, la mort réelle cette fois, m'est devenue familière. J'avais choisi de me consacrer à la cancérologie. La chimiothérapie, qui faisait ses premiers pas, est devenue ma spécialité. Elle a guéri quelques malades, elle en a amélioré certains pendant un temps, mais la plupart finissait par mourir. J'ai suivi, j'ai soigné (pour ne pas dire accompagné), jusqu'à la fin, des centaines de malades. Certaines fins étaient paisibles, d'autres atroces, épouvantables. Et il m'est apparu avec évidence que, dans certains cas, seule la mort pouvait mettre fin à cette souffrance. J'ai cessé mon activité professionnelle il y aura bientôt dix ans, pour pouvoir me consacrer davantage à l'Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité. J'y milite (je crois que le terme n'est pas déplacé) depuis sa création en 1982, et il ne se passe pour ainsi dire pas de semaine sans que je reçoive le témoignage d'une fin insoutenable.

Telle est la réalité vécue (le « background existentiel »). Quels sont les fondements affectifs et intellectuels ? J'en vois deux : un sentiment, la *compassion*, et une conviction philosophique, le droit de l'individu à l'*autonomie*. »

C'est ainsi qu'Yvon Kenis s'est forgé la conviction de devoir mettre en avant la volonté du malade s'il refusait l'acharnement thérapeutique ; peu à peu il se pénétra de la nécessité pour les médecins de pouvoir accéder au désir de mourir de celui qui ne voulait plus prolonger une existence sans espoir de guérison. « J'ai vu des médecins, disait-il, qui, après avoir soutenu leur malade pendant des mois ou même des années, ont à la fin accédé à sa demande et j'ai toujours trouvé révoltant qu'un tel acte, accompli par charité, soit considéré, légalement, comme un assassinat. »

Il avait fait sien cette pensée de Montesquieu : « Une chose n'est pas juste parce qu'elle est loi, elle doit être loi parce qu'elle est juste », et il s'est appliqué quinze années durant à relever ce défi.

Comme l'a rappelé le docteur Marc Englert, professeur honoraire de l'ULB, « Il fallait une ténacité et un courage peu communs pour envisager de forcer une telle évolution dans notre pays. Mais les difficultés ne le firent pas reculer et il centra toute son action sur cet objectif : ses écrits superbement argumentés (il est l'auteur de plus de quarante textes de réflexion sur la fin de vie), sa participation au Centre de Recherches en Bioéthique de l'ULB, ses conférences publiques, sa dialectique rigoureuse et l'autorité que lui assuraient ses connaissances et sa pratique médicale forçaient le respect. Bien que libre-penseur convaincu, il parvint grâce à son esprit tolérant à rassembler autour de lui des personnalités de tous bords, y compris des théologiens catholiques comme le regretté chanoine Pierre de Lochet. Lorsqu'il quitta ses fonctions à l'Institut Bordet, il se consacra entièrement au combat pour le droit, selon son expression, de choisir sa mort. Je venais de prendre ma retraite et il me proposa de le rejoindre dans ce combat que nous avons mené côte à côte pendant près de dix ans. Le dépôt au Sénat en décembre 1999 de la proposition de loi dépénalisant l'euthanasie en fut l'aboutissement. Lorsque le débat parlementaire final fut engagé dans un contexte politique favorable, il estima sa tâche terminée.

On peut affirmer que c'est en grande partie grâce à son action que la Belgique est aujourd'hui le deuxième pays au monde à autoriser légalement l'euthanasie volontaire ».

Témoignages

Jacques Michel
Chef de Service Honoraire
Service d'Oncologie Médicale
CHU Tivoli, La Louvière

En 1969, j'ai voulu donner une nouvelle orientation à ma carrière médicale en décidant de me consacrer à la cancérologie.

Le professeur Henri Tagnon, qui m'accueillit dans son service pour assurer ma formation, me proposa de seconder Yvon Kenis, un de ses principaux adjoints. Cette proposition me ravit tout en m'inquiétant car Yvon Kenis avait la réputation d'un solitaire au sein de l'Institut Bordet. Il y avait risque de trahir son autonomie. Mais j'appris rapidement que cette autonomie acquise comme un droit était néanmoins toujours limitée par le respect qu'il avait de l'autonomie d'autrui.

Il m'accueillit donc avec cette chaleur distante et cette grande courtoisie qui le caractérisaient dans tous les rapports humains. Les premières semaines et même les premiers mois, j'avoue avoir été intimidé par sa personnalité. Je sentais la nécessité d'occuper le moins de « volume » possible pour remplir la place qu'il m'accorda néanmoins de plus en plus généreusement.

Je compris très vite et à ma grande satisfaction qu'Yvon Kenis n'allait pas se muer en professeur. Très loin de l'académisme il a créé une situation de « compagnonnage » unique au sein de laquelle je crois pouvoir dire qu'une confiance réciproque se construit peu à peu. Son pouvoir éducatif se résuma donc à l'exemple et fut déterminant pour ma vie de médecin. Son intelligence raffinée se nourrissait plus de doutes, de critique et de tolérance que de certitudes. Le dialogue était donc aussi implicite que permanent.

Yvon Kenis créait une atmosphère bien à lui par sa façon d'être, de parler, de discuter, que l'on retrouvait aussi dans son écriture. C'est grâce à lui et à son attitude au sein de l'Institut Bordet que j'ai eu enfin accès à la notion de « rigueur » dans le raisonnement et le jugement et ce pour toute ma vie car Yvon Kenis lui-même a associé pendant toute son existence rigueur intellectuelle et rigueur comportementale.

Il se livrait très peu et sa compassion authentique et naturelle pour ses patients était toujours teintée d'une très grande pudeur. Son comportement affectif était celui de la retenue. Je garde un souvenir inoubliable de ces fins de journées de travail à l'Institut Bordet à l'occasion desquelles, détendus et de manière plus intime, nous discutons de la rédaction de son livre sur la chimiothérapie, ouvrage qu'il rédigeait à l'époque avec le cancérologue français George Mathé. Plus tard, à l'occasion de diverses conférences, nous avons défendu ensemble l'idée que soins palliatifs et euthanasie volontaire n'étaient pas incompatibles mais complémentaires.

Tous ces souvenirs sont toujours très présents pour moi bien que ma profession de cancérologue appartienne de plus en plus au passé.

Mais de manière indiscutable, le riche souvenir du maître persiste.

Dr Dominique Lossignol
Chef de Clinique des Soins Supportifs
Institut Jules Bordet

La scène se déroule dans le bureau du Professeur Kenis, en fin d'après-midi, au troisième étage de la polyclinique de l'Institut Jules Bordet. Je suis un jeune assistant en médecine interne, exerçant mon métier depuis à peine quelques mois et je suis invité à participer à la discussion concernant un patient dont le traitement et la situation clinique posent problème. C'est la fin de l'après-midi, la journée a été longue... Le personnage m'impressionne, non pas qu'il soit distant ou autoritaire mais surtout en raison de son esprit vif, de son sens de l'analyse, parce qu'il dit au terme de la séance qu'il souhaite rencontrer le malade et lui faire part du résultat de nos réflexions et surtout parce qu'il espère que celui-ci nous guidera dans nos choix thérapeutiques. En 1985, demander l'avis du patient n'est pas à proprement parler la règle. La médecine technologique est à la fois toute puissante et fermement ancrée dans un paternalisme sûr de soi.

Pourtant, Yvon Kenis fait la démarche et tout en nous rendant au chevet du patient, il exprime son souci de ne jamais nuire, de respecter l'autonomie de la personne, de ne jamais altérer la dignité humaine. Je connaissais son implication dans le débat éthique à propos de la fin de vie et de l'euthanasie mais il faut bien reconnaître qu'à l'époque, ces thèmes étaient abordés de façon très confidentielle. Avec le recul, cette conversation a manifestement eu un effet durable sur ma pratique médicale et dans les années qui ont suivi, les conseils, les prises de positions, les écrits d'Yvon Kenis m'ont toujours servi de guide. C'est lui qui m'a conseillé lors de la publication de notre expérience en matière d'euthanasie, alors que l'acte était encore considéré comme un assassinat. Ce travail s'est vu récompensé de divers prix...

Il savait aussi se montrer exigeant et ne laissait pas passer les errances diagnostiques lors des tours de salle et là encore, sa personnalité a eu une influence sur mon approche de la médecine. Dois-je rappeler qu'à cette époque, j'ai eu la chance de rencontrer plus d'une personne exceptionnelle et que je resterai toujours redevable à mes maîtres.

Au fil des années, ses prises de position ont toujours été pragmatiques, bousculant plus d'une fois les idées reçues et le silence hypocrite de certains.

Il ne se passe pas une conférence, un séminaire sur la fin de vie où je n'évoque pas la mémoire d'Yvon Kenis, son travail, son engagement. Il a trouvé les mots justes dans chacun de ses articles et la lecture de ceux-ci apporte toujours un éclairage d'une rare intelligence sur un problème de société qui a sa manière donne du sens à notre travail. « En médecine, il n'y a pas de « bon moment » pour commencer à se poser des questions sur le sens de ce que l'on fait. C'est une réflexion de chaque instant qui certes gagne en richesse au fil du temps, mais qu'on ne peut jamais remettre au lendemain. Un peu de recul vaut bien plus que n'importe quelle certitude aveugle ».

J'aurais tant aimé que le Professeur Yvon Kenis puisse lire ces lignes mais je peux affirmer qu'il les a, d'une certaine manière, dictées à leur auteur.

Bruxelles, mars 2010.